

© 2021 Dominique THIEBAUX

Publication : Société Bookelis
2, rue Gutenberg, 44980 – Ste Luce sur Loire
Imprimé en France

Illustration : Dominique THIEBAUX

ISBN : 978-2-3221-7408-9

Dépot légal : juin 2021

THIEBAUX DOMINIQUE

Le sixième commandement

"Les ténèbres cachent mes pulsions les plus profondes, tandis que mes victimes deviennent les échos silencieux de ma dépravation."

Chapitre I

Jack, tapi dans un coin de la pièce, assistait une nouvelle fois à la frénésie de son grand-père Gabriel. C'était la première fois qu'il voyait la femme, mais comme toutes les autres, celle-ci lui inspirait le même sentiment de dégoût, oppressant sa respiration. Pourtant il ne pouvait détourner le regard de ce corps dénudé qui échauffait sa cervelle d'adolescent. L'enfant s'était habitué depuis longtemps aux orgies de son aïeul qui ramenait régulièrement des prostituées afin d'assouvir ses penchants libidineux.

Les rôles de l'un et l'autre s'accéléchèrent jusqu'au moment ultime, derniers gestes d'une étreinte bestiale qui se termina par

un grognement du grand-père et le gémissement simulé de la putain.

Quelques femmes ramenées paraissaient gênées quand elle voyait l'adolescent immobile dans son encoignure, mais cela ne les empêchait d'exécuter leur travail, argent oblige. Certaines semblaient même savourer cette présence comme un stimulant érotique, mais la plupart prenaient cette présence avec un détachement lié à la lassitude de leur métier.

Dans les premiers temps, l'enfant ne voulait pas être le spectateur de ces scènes hallucinantes, se cachant les yeux dans les genoux ou se bouchant les oreilles. Mais la ceinture du maître des lieux lui fit entendre raison et finalement, les années et l'âge aidant, il attendait dorénavant l'arrivée des dames sans appréhension, voire avec un voyeurisme qui stimulait une lubricité croissante.

Installé au fond du mobile-home, il était de son devoir d'assister aux ébats que le grand-père nommait leçons de vie. Loin de la figure du grand-père exemplaire, Gabriel était violent et alcoolique, utilisant régulièrement son petit-fils pour l'aider à voler dans les environs.

— Je vais faire de toi un homme, ce que ta putain de mère n'aurait jamais su faire si elle était encore en vie.

Les leçons de vie ponctuaient régulièrement la vie de Jack depuis son adoption et ne s'arrêtèrent pas qu'aux effusions sexuelles de Gabriel. Elles prirent une latitude et une cadence plus élevées dès lors que le garçon, plus âgé, put accompagner son grand-père dans ses virées nocturnes. Alors qu'il était encore de faible gabarit, le garçon pénétrait dans les maisons par des ouvertures que l'aïeul ne pouvait emprunter et déverrouillait les entrées pour faire entrer Gabriel.

L'étreinte avec la prostituée terminée, le grand-père jeta un œil à Jack et sembla cogiter sur l'attitude de son protégé.

— Tu veux y goûter ? demanda-t-il, tu as l'âge maintenant, tu d'viendras un homme comme moi.

L'adolescent fut surpris de la proposition et sembla apeuré. La prostituée émit un rire plein de sous-entendus, cela le fit rougir et déchaîna en lui une bouffée de colère et l'envie de la faire taire par tous les moyens.

— Viens voir Ninie, lança-t-elle impudique, j'veais te montrer des trucs que t'oublieras pas de sitôt.

Elle se remit à rire, cette fois-ci accompagnée par le grand-père.

Le garçon se précipita dehors, accompagné par les rires qui redoublèrent et se fracassèrent dans sa tête, y instillant une haine inextinguible envers cette catin et son aïeul. Ce n'était pas le moment de le tracasser avec ces insinuations, à bientôt dix-sept ans et encore puceau, toute allusion au sexe opposé le mettait dans l'embarras. Il y pensait souvent et les images de tous ces corps offrant leur nudité dans le mobile home tourbillonnaient dans son esprit torturé. Peut-être aurait-il dû accepter la proposition de la prostituée ? Au moins, le premier pas serait fait, car l'abord des filles lui semblait insurmontable, même au lycée où il était considéré comme infréquentable, voire dangereux si on connaissait sa parenté avec le grand-père. Tout le monde dans la région de Philippeville craignait le violent et querelleur Gabriel Janssens. Les parents mettaient en garde leurs enfants, colportant tous les ragots ou semi-vérités sur l'homme et son protégé. Quand on croisait l'adulte, on évitait son regard de peur d'être apostrophé et injurié et il était préférable de changer de trottoir si sa démarche semblait titubante.

Il n'était pas non plus inconnu des services de police qui avaient souvent eu affaire à lui pour des bagarres d'ivrognes dont il était souvent un des protagonistes et invariablement

l'initiateur. Soupçonné également dans des affaires de vols et cambriolages, il n'avait jamais été condamné par manque de preuves ou plus exactement de plaintes des victimes qui craignaient les représailles.

À cinquante-six ans, Gabriel Janssens jouissait d'une immunité toute relative et surtout d'une renommée lui laissant un sentiment de supériorité sur la population locale. Il adorait faire peur, usant et abusant de sa stature de géant et ses colères explosives. Ses nombreux vols, cambriolages et recels lui permirent d'amasser un petit pécule en argent liquide qu'il cachait dans une remise délabrée près du mobile home. Veuf depuis de nombreuses années, il avait recueilli, non sans réticence, son petit-fils après la mort de la mère, prostituée notoire à Philippeville et droguée avérée. Il avait donc ramené Jack chez lui à Viroinval et tous deux vivaient dans un vieux mobile-home planté à l'orée de la forêt de Chimay, au bord d'un étang putride regorgeant de carcasses rouillées et menaçantes. Personne ne venait par-là, l'atmosphère inquiétante des lieux et la renommée des résidents suffisaient à faire fuir les curieux.

C'est dans cet endroit que le petit-fils grandit depuis ses cinq ans, l'âge où il avait été placé après la mort accidentelle et prévisible de sa mère par overdose.

De son enfance avec sa mère Adèle, il ne gardait que des souvenirs de brutalité, sexe et cris, sans compter les moments où sa mère se trouvait dans un état semi-comateux après s'être piquée. Cela généra en lui une sourde haine envers les femmes faciles, exacerbée par le sentiment d'abandon lorsqu'elle mourut. De son géniteur, il ne connaissait rien, ce devait être un client occasionnel n'utilisant pas de capote. Cet homme devait ignorer qu'il avait un fils conçu d'une relation épisodique et inavouable avec la mère et ne l'aurait d'ailleurs

sûrement pas reconnu. Par la force des choses, Jack s'était donc habitué tant bien que mal à vivre isolé au côté de Gabriel. Cela ne pouvait être pire que les quelques années vécues auprès de sa mère. Toutes ces années et ambiances délétères influencèrent son comportement, se créant des fantasmes violents et dont l'issue était invariablement des masturbations compulsives.

D'un naturel renfermé, il faisait pourtant des études correctes dans un lycée de Philippeville, y allant en bus, puis sur un scooter que le grand-père lui avait ramené d'une virée nocturne. Toutefois, il avait une vision très lucide de son avenir et il espérait bien obtenir son Bachelor cette année. Doté d'une bonne mémoire, d'un sens littéraire et rédactionnel indéniable, ses notes scolaires étaient correctes.

Son physique banal et sa solitude étaient compensés par une allure distinguée et un regard franc de ses yeux bleu clair. Il s'était fait très peu d'amis, si ce n'est quelques camarades de classe en mal d'autorité, qui voyaient en lui un chef de bande. Les filles l'observaient parfois avec une lueur songeuse dans leur regard, ce qui le flattait, mais qui l'agaçait pareillement.

Depuis ce dernier épisode de Gabriel avec cette dénommée Ninie, l'attrait des filles et leur comportement instillèrent des pensées qui le taraudèrent régulièrement. Le désir de les posséder, les toucher, les caresser, devint obsessionnel, mais les souvenirs de sa mère et des partenaires de son grand-père lui donnaient aussi l'effroyable envie de les voir souffrir entre ses mains.

Au printemps, il s'enhardit et se jeta à l'eau en fréquentant un moment une fille prénommée Lisette, élève d'une autre classe et habitant Philippeville. La jeunette n'était pas farouche et semblait apprécier le côté borderline de Jack. Ils débutèrent une relation amoureuse en cachette, venant la chercher en scooter

pour aller bécoter dans un petit bois des environs. Leur relation très discrète ne dura guère. Après les premières semaines de fréquentation, Lisette commença à ressentir un malaise sous le regard singulier du garçon et de ses caresses appuyées. Elle pensa que cela était dû à l'ignorance du garçon pour les relations amoureuses, mais la peur commença à s'installer et elle préféra rompre avec le garçon en le lui annonçant un soir sur leur lieu de rencontre habituel. Il tenta de sauver leur relation en lui demandant pour quelles raisons elle voulait laisser tomber, mais Lisette ne put lui fournir le motif réel de sa décision, bafouillant des excuses maladroites. Le désarroi et les pauvres explications qu'elle avançait ne firent qu'exacerber sa colère. Il ne supportait pas de perdre le contrôle de la fille qui avait pris une place prépondérante dans ses fantasmes d'adolescent.

Dans un geste irréfléchi, il la gifla violemment et la prit à la gorge. Le visage flou de sa mère se superposa à celui de Lisette et tout discernement l'abandonna. La jeune fille se débattit pour échapper à l'étau des mains du jeune homme. Ses tentatives désespérées et son regard affolé ne firent que renforcer l'étreinte de Jack qui ressentait une délectation morbide. L'étouffement eut raison de Lisette et elle s'évanouit. Le corps de la jeune fille devint amorphe et il la lâcha, s'effondrant à ses pieds.

Toujours sous l'emprise de sa colère et sa jouissance, il ressentit une satisfaction démesurée en voyant la fille écroulée au sol. Aucun remords ne lui effleura l'esprit, comme si l'acte résultait d'une normalité ou pire, d'une nécessité viscérale, enfouie en lui depuis des années et qu'il assouvissait maintenant. Il s'aperçut qu'elle respirait encore faiblement et lucide de la réaction de Lisette si elle survivait et des conséquences de son acte, il décida de finir le travail

commencé. Il la déchaussa et lui retira les bas, s'attardant sur le ventre dénudé. Cela lui provoqua une érection douloureuse mais il renonça à la violer, préférant se masturber en regardant le corps allongé. Avec les bas il confectionna un nœud coulant complexe et lui enserra le cou. Conscient de la gravité de son geste mais incapable d'arrêter il serra jusqu'à être certain de la mort de la jeune fille. Elle ne reprit pas ses esprits pendant que Jack serrait le nœud coulant et il en fut contrarié car il aurait aimé apercevoir la vie s'éteindre dans ses yeux, comme il l'avait de nombreuses fois vu quand ils tuaient jadis de petits animaux. Sa frustration fut largement atténuée par l'extrême jouissance éprouvée pendant la mise à mort. Il reprit ses esprits au bout d'un moment et réfléchit à ce qu'il devait faire maintenant. Il lui semblait indispensable de dissimuler le cadavre à l'abri des regards, il transporta le corps un peu plus profondément dans les bois et le recouvrit de feuilles mortes et de branchages. Satisfait de son travail, Jack remonta ensuite sur son scooter, inspecta les alentours pour vérifier l'éventuelle présence de témoins et reprit la route vers Viroinval, l'esprit absorbé par les images de son acte et le plaisir qu'il avait ressenti. Les parents inquiets n'avaient signalé la disparition de leur fille à la gendarmerie que le lendemain de la tragique rencontre avec Jack. Une battue dans les environs du domicile de la jeune fille s'était déroulée quelques jours après, mais sans succès. Le corps de Lisette ne fut retrouvé qu'une semaine plus tard par des cueilleurs de champignons, un de ses pieds dépassant d'un tas de feuilles mortes que le vent avait déplacées. Une enquête de voisinage s'ensuivit et les gendarmes interrogèrent également le personnel du lycée ainsi que les élèves, sans résultat probant. La discrétion des rencontres entre Jack et Lisette ne permit pas d'inquiéter le garçon et il s'associa éhontément à l'émotion touchant le lycée.

L'enquête de police, menée par l'inspecteur en chef Delzennes ne mena à aucune mise en examen ni inculpation. Quelques marginaux furent interrogés, mais les preuves et les indices étaient insuffisants : l'ADN extrait du sperme sur le corps de Lisette était inconnu de la faible banque de données disponible aux enquêteurs, pas d'empreinte, pas de viol. Seules quelques fibres rouges n'appartenant pas à la victime et surtout le nœud confectionné avec les bas entourant le cou de la jeune fille interpellèrent l'inspecteur car il était peu commun et suggérait la préméditation. Tout cela fut indiqué dans le rapport.

Depuis, Jack repensait souvent à son geste meurtrier, s'en délectant, d'autant plus qu'il ne fut aucunement tracassé par les questions posées aux étudiants. Il savourait régulièrement en pensée la terreur qu'il avait vu dans le regard de Lisette lorsqu'il la frappait puis lui enserrait la gorge, sentiment de domination absolue.

Plus que tout, il ressentait la satisfaction de pouvoir maintenant réaliser ses fantasmes sans être inquiété s'il prenait toutes les précautions nécessaires. L'impression vivace de se venger de sa mère prostituée était exaltante. Elle qui l'avait abandonné aux mains d'un grand-père marginal qui n'avait su apporter un développement affectif convenable. Ses premières années auprès de Gabriel, qui lui imposait la vue de ses ébats sexuels, lui forgèrent sûrement une personnalité hors normes et lui dictèrent sa perception morbide des relations humaines et une antipathie extraordinaire envers les filles de joie.

Chapitre 2

L'année scolaire achevée et son diplôme en poche, il s'engagea dans des études professionnelles.

Malgré sa réputation, le grand-père puisa dans son pécule amassé par ses larcins pour que Jack puisse s'inscrire dans une école de journalisme en France, l'ISFJ de Lille. L'adolescent lui en avait fait part et conscient des capacités de l'enfant, Gabriel jugea peut-être que son avenir n'était pas de suivre ses propres pas. Cette perception tardive de l'avenir de son protégé arrivait trop tard car les relations dégradées avec la mère et toutes les années passées auprès de lui avaient déjà développé les germes de la malveillance.

Après un premier semestre de cours dans cette école de communication et de journalisme réputée, Jack eut l'opportunité de faire son stage pratique dans un petit quotidien de Belgique : le Journal de Namur. Zélé et opiniâtre, maîtrisant la rédaction et doté d'une assurance lui permettant d'aborder les gens sans difficultés, il réussit à écrire quelques petits articles non signés mais dont l'écho auprès des lecteurs le fit monter en estime auprès du rédacteur en chef. Assuré d'être embauché au journal après l'école de Lille, son avenir semblait tracé et surtout il avait trouvé l'emploi idéal pour se déplacer dans toute la région.

Tout en travaillant sérieusement il s'abandonna à ses instincts homicides en réitérant deux autres meurtres dans la région de Philippeville. Sachant pertinemment qu'il lui fallait être des plus discrets, il s'arrangeait toujours pour nettoyer les lieux et avoir des alibis s'il venait à être inquiété par les services de police.

Pour le comble, il lui arriva même d'écrire un article sur l'un de ses meurtres, interrogeant les enquêteurs sur l'avancée de l'enquête et les coupables présumés.

À part Lisette, ses deux autres victimes étaient des prostituées assassinées de la même façon et il n'en fallut pas plus pour que l'inspecteur en chef Delzennes en vînt à soupçonner qu'un tueur en série sévissait dans les environs.

Rapportant ce point de vue à ses supérieurs, il ne fut pourtant pas écouté.

Cette idée s'affirma lorsque le modus operandi du tueur se vérifia sur presque toutes les victimes. Elles avaient toutes été étranglées avec leurs bas et invariablement avec un nœud complexe qu'il identifia sur internet : l'œil de ronchonneur. Ce nœud n'était pas spécifique à une profession et ne mena donc pas l'inspecteur sur une quelconque voie d'enquête.

L'absence d'indice pouvant l'orienter vers des suspects ne facilitait pas l'enquête. Les interrogatoires dans le milieu du proxénétisme ainsi que de potentiels témoins n'amènèrent pas d'éléments supplémentaires pour envisager de suivre une piste quelconque.

Jack exultait, et par précaution, fit une pause dans ses exactions destructrices.

Quelques années passèrent au Journal de Namur et après avoir signé quelques bons papiers sur des affaires dans les environs de Philippeville et Namur, il fut contacté par un grand quotidien généraliste de la capitale : la Gazette de Bruxelles,

pour intégrer comme reporter l'équipe des faits divers malgré son jeune âge.

Cela l'obligea à emménager dans un petit appartement dans la banlieue de Bruxelles. Peu lui importait l'exiguïté du logement, il se trouvait désormais au milieu d'une immense population, au sein d'une faune dont il allait être le chasseur.

Évoluant dans le journal, il commença par tenir une chronique hebdomadaire en relation avec les affaires criminelles du pays. Devant rapporter des informations collectées au plus près des événements, il fut souvent envoyé en reportage, côtoyant les différents services judiciaires. Son mode d'écriture très descriptif, utilisant un vocabulaire coloré, donnait aux lecteurs l'impression de participer aux enquêtes et lui permit d'acquérir une certaine notoriété ainsi que de bonnes relations.

Son penchant destructeur envers la gente racoleuse se ranima et il commit plusieurs meurtres dans la capitale et ses environs. Prenant les plus grandes précautions, il ne fut jamais inquiété par les services de police. Tout comme à Namur, il prit un malin plaisir à suivre les enquêtes pour le journal et à ridiculiser le système judiciaire du pays par des reportages pamphlétaires.

Chapitre 3

L'inspecteur en chef Delzennes s'échina en vain pendant ses dernières années d'activité sur la résolution de ces homicides dans la région, reprenant les dossiers dès qu'il le pouvait. L'absence de nouveaux meurtres similaires dans la région laissait penser que le meurtrier n'y sévirait plus. Il y avait bien ces meurtres de prostituées dans la capitale, mais comme ils ne dépendaient pas de sa juridiction il n'y apporta que peu d'intérêt, si ce n'était la façon dont les victimes avaient péri. Il était conscient que les précautions et le peu d'indices laissés par le meurtrier de la région wallonne ne pouvaient faire aboutir les enquêtes. Ce n'était pourtant pas faute de s'être obstiné à chercher et collecter les informations. Le *modus operandi* reproduit pour les trois meurtres avait conforté l'inspecteur dans son hypothèse d'un meurtrier en série, mais sa hiérarchie avait rejeté cette idée et renâclé à poursuivre plus longtemps les investigations. Les affaires n'étaient pas encore classées, mais l'inspecteur fut affecté à d'autres enquêtes jugées plus prioritaires. Le temps jouait en sa défaveur. La non-élucidation des meurtres de Lisette et des deux prostituées lui était reprochée par sa hiérarchie qui le poussa à faire valoir ses droits de fin de carrière. Il partit en retraite avec l'amertume du travail inachevé et le malaise de savoir un assassin en liberté et capable de récidiver.

En Belgique, le système judiciaire estimait que le délai de prescription était une protection contre les erreurs judiciaires car les certitudes sur une preuve s'amenuisaient avec le temps qui passe. Il était en effet difficile de convaincre de la présence d'un individu à un endroit donné dix ou quinze ans auparavant, le suspect ayant perdu les tickets de restaurant, les tickets de station-service, tout ce qui pouvait en attester.

Pourtant, ces enquêtes n'étaient pas closes, les délais de prescription étant de quinze ans pour les crimes, les viols et les meurtres et pouvaient être prolongées jusqu'à 20 ans.

Afin d'éviter que les meurtres ne soient prescrits, l'inspecteur avait, avant de partir, régulièrement alimenté les dossiers en interrogeant un témoin, saisi une pièce, auditionné un suspect pour pouvoir prolonger la prescription et donner plus de temps aux inspecteurs qui, espérait-il, prendraient la relève après son départ.

Dans le dessein d'avoir à portée de main les moindres détails des enquêtes, Delzennes avait emporté illégalement en retraite une copie des trois dossiers qui le tourmentaient et gardait un contact officieux avec ses collègues, histoire d'être au fait des derniers événements qui seraient susceptibles de l'intéresser. Dès lors, il passait régulièrement au commissariat de Philippeville, passant de services en services, collectant les éléments susceptibles de l'intéresser. Il devisait longuement avec son ancien collègue De Baker qui avait pris sa place après son départ. Celui-ci était un bon policier intègre et persévérant, mais qui ne reprit pas avec le même acharnement les dossiers que Francis suivait, estimant que le faible faisceau d'indices ne permettrait pas d'arrêter le moindre coupable.

Chapitre 4

Catherine Miller se positionna sur le côté de la porte et leva la main pour indiquer le moment où son équipe devrait entrer dans l'appartement. Armé d'un bélier, son collègue Bernard se mit en position et au décompte final de Catherine enfonça la porte. L'huissierie émit un craquement sinistre et l'équipe entra en enfilade dans l'appartement.

— Police, que personne ne bouge.

Malgré une impression de confusion, l'entrée des policiers résultait d'une action étudiée et bien coordonnée. Toutes les pièces de l'appartement furent rapidement envahies pour sécuriser les lieux.

Ils trouvèrent le suspect dans sa chambre, lui intimant de rester immobile les mains bien en vue. Les policiers le tirèrent hors du lit et l'allongèrent sur le sol en le menottant. Ses droits lui furent signifiés pendant qu'il hurlait des grossièretés et menaces à leur encontre.

L'appartement désordonné et puant résultant d'un confinement forcé fut fouillé de fond en comble. L'équipe de Catherine trouva plusieurs centaines de grammes de cannabis et autres drogues, ainsi qu'une arme de poing. Cela appuierait les motifs de son interpellation. L'homme, un trafiquant notoire qui sévissait dans le sud de Lille, fut rhabillé et emmené au commissariat de Lille, rue de Girard pour une garde à vue. Après avoir rédigé son rapport avec Marco Ferreri, le chef de groupe pour le trafic des stupéfiants, Catherine débriefa dans l'après-midi avec le commissaire divisionnaire et le juge d'instruction sur la suite à donner à la procédure. Une mise en examen et une inculpation en découleraient. L'homme arrêté était recherché depuis de nombreux mois, il échappait à la

justice en se cloîtrant dans un appartement et se faisait réapprovisionner par des amis. Après des semaines d'investigations dans le milieu lillois de la drogue, un des indicateurs de Catherine l'informa de l'éventuelle résidence du malfrat dans un quartier de Fives. La surveillance de l'appartement fut organisée et lorsqu'elle eut confirmation de la présence du dealer à l'adresse indiquée, elle décida en accord avec le juge d'instruction de procéder à son arrestation. Celle-ci clôturait une enquête longue dirigée par Catherine, elle reçut les félicitations de sa hiérarchie. La fin d'une enquête importante était certes satisfaisante mais laissait parfois un vide psychologique dans l'esprit de Catherine. Cela ne durait guère que le temps de s'investir dans d'autres affaires tout aussi prenantes. Âgée de trente-trois ans, les cheveux bruns coupés court, Catherine Miller était d'un petit gabarit mais dont le corps musclé compensait l'impression de fragilité. Elle tenait à être au meilleur de sa forme en effectuant un jogging quasi journalier et n'hésitait pas à s'entraîner régulièrement au tir au pistolet. Non pas qu'elle fût une sportive acharnée, mais elle voulait montrer à ses équipes qu'elle ne serait jamais un maillon faible lors des interventions sur le terrain. Elle était entrée à l'école de police, l'ENSP¹, de Cannes-Ecluse en Seine-et-Marne après une licence et un master² en droit, suivi de quelques années de travail dans un cabinet de juristes. Après une classe préparatoire, elle réussit aisément tous les tests, examens et entretiens d'admission à l'école policière. S'ensuivirent vingt-quatre mois de formation dont une période comme commissaire stagiaire dans un commissariat de la région parisienne. Elle fut enfin titularisée et son classement lui permit de rejoindre le commissariat de Lille comme adjointe au divisionnaire Francis Lambert. L'intégration dans le

1 École Nationale Supérieure de Police

commissariat ne fut pas facile auprès des unités sous ses ordres, mais son opiniâtreté, son implication personnelle sur le terrain et ses résultats lui permirent de lever les dernières réticences. Ce petit bout de femme était dorénavant souvent jaloué mais unanimement respecté.

Native du Nord, son choix d'être postée à Lille découlait surtout du désir de ne pas s'éloigner de ses parents. Fille unique dans une famille qui ne comptait guère d'oncles et tantes, elle avait besoin de se ressourcer auprès d'eux dans ses moments de mélancolie récurrents. Ses relations amoureuses jusqu'alors étaient brèves et les ruptures orageuses, elle n'avait pas encore trouvé l'homme qui accepterait de passer après son métier terriblement chronophage. Fréquenter un homme du métier lui serait insupportable car il lui fallait par moments un dérivatif à son travail. Pour l'instant seule sa famille habitant une maison avec un jardin propre au sud de Lille comblait ses exigences d'évasion. D'ailleurs son ancienne chambre dans cette maison était toujours prête à l'accueillir et entretenue correctement par sa mère qui connaissait les besoins de sa fille après les vicissitudes d'une enquête ou les déboires d'une liaison compliquée. Son père tenait une boulangerie dans le centre-ville, aidé au laboratoire par deux jeunes boulangers et par sa femme qui tenait l'accueil avec une vendeuse. Catherine aimait y aller, humant les odeurs, ressentant la chaleur du fournil, revivant sa jeunesse. C'est donc dans la maison familiale qu'elle posa sa valise pour le week-end.

Chapitre 5

Après tous les meurtres perpétrés dans la région wallonne et l'incurie de la police belge à arrêter le ou les coupables, le journal de Jack décida d'envoyer un de ses reporters en France pour comparer les méthodes policières entre les deux pays. Marc Robinet, le rédacteur en chef connaissait le commissaire divisionnaire Lambert de Lille pour avoir fréquenté les mêmes cercles d'amis. Il s'enquit auprès de son ami français pour lui soumettre l'idée de l'article et obtenir un rendez-vous pour le reporter désigné.

— Allô ! Francis ? Ici c'est Marc de la Gazette belge. Je ne te dérange pas ?

— Hé là Marc ! Comment tu vas, une fois ?

La bonne humeur du commissaire et sa plaisanterie éculée ravirent le rédacteur et lui assurèrent que sa demande serait peut-être bien perçue et acceptée.

— Ça va, ça va mon ami. Cela fait bien longtemps que l'on ne s'est vu et fait un repas entre amis. Tu as toujours ce bon whisky irlandais qui me flattait les papilles ?

— Évidemment mon cher, il n'attend que toi, mais ne tarde pas trop, il pourrait s'évaporer.

Les deux amis rirent de bon cœur et discutèrent quelques minutes sur des banalités.

— Je suppose que tu ne m'appelles pas uniquement pour connaître l'état de ma réserve de whisky.

— Non, répondit le rédacteur en chef. J'ai un service à te demander pour mon journal. Comme tu l'as peut-être lu ou entendu, nous avons eu une série de meurtres non élucidés ces dernières années. Toutes sont des prostituées étranglées dans diverses villes et ces affaires ont ému notre population et alerté nos politiques. Nos flics n'ont rien trouvé permettant d'identifier le coupable. Le ou les coupables d'ailleurs courent toujours et sont susceptibles de récidiver. En fait Francis j'aurais aimé mettre en exergue les... comment dire... défaillances de notre système policier et l'immobilisme des politiciens. C'est-à-dire faire une comparaison avec vos moyens et procédures d'investigation afin de remuer notre sphère politico-judiciaire et les enjoindre à former nos enquêteurs selon des méthodes plus modernes et efficaces... tu vois...

— Et en quoi puis-je t'aider ?

— Hé bien, j'aurais voulu que tu accueilles dans une de tes équipes un de mes reporters qui fera l'observateur et publiera ensuite un article dans la Gazette. Le constat de cette observation sera probablement à notre décharge mais peut-être que cela fera réagir nos politiciens afin qu'ils octroient les moyens nécessaires à nos forces policières. Nous sommes à la traîne dans ce domaine et la population commence à réagir après tous ces meurtres non élucidés.

Un silence s'établit quelques instants avant que Francis Lambert ne réponde.

— Je vois où tu veux en venir. Les relations entre nos services respectifs sont très bonnes et je m'en félicite d'ailleurs, mais il ne faudrait pas que ton article nuise à ces bonnes relations.

— Je comprends le problème et je te promets de ne pas faire une critique systématique de nos moyens mais uniquement une analyse comparative des méthodologies utilisées et nos défaillances.

— OK, j'en parle à ma hiérarchie et te tiens au courant de leur décision.

— Merci Francis, je savais que je pouvais compter sur toi. Si tu as un accord, je te promets un repas dans un de nos meilleurs restaurants bruxellois.

— Noté ! Mais ne te fais pas trop d'illusions, les décideurs estimeront peut-être que notre coopération actuelle entre nos services est suffisante et voudront éviter de froisser vos élus et policiers. Je te laisse Marc, embrasse ton épouse pour moi et à bientôt.

— Encore merci Francis, dit le rédacteur en chef en raccrochant.

Chapitre 6

Ce samedi matin, des bruits inhabituels réveillèrent Catherine. Encore dans un demi-sommeil ses sens furent alertés mais elle se rappela confusément qu'elle était arrivée la veille chez ses parents et que les bruits étaient sûrement les préparatifs de sa mère Murielle en cuisine. Une odeur de café s'insinua dans la chambre mais elle s'octroya encore quelques instants sous les couvertures avant de descendre.

Elle se sentait bien ici, l'esprit libre et avec l'impression d'un retour dans le passé où elle n'avait que des soucis d'adolescente. Cela faisait deux mois qu'elle n'était pas revenue dans le cocon familial. Toutes ces semaines où la majeure partie de ses journées et de ses nuits à cogiter sur sa dernière affaire l'avait épuisé et empêché de rejoindre sa famille en toute tranquillité d'esprit. Elle était contente du dénouement et les images de l'arrestation accaparèrent son esprit un moment, mais elle s'ébroua mentalement pour revenir à la pensée d'un délicieux petit-déjeuner qui l'attendait.

Douchée, habillée d'un jean et d'un sweat, elle rejoignit sa mère en cuisine. Celle-ci, attablée devant une tasse de café fumant, lisait une revue quelconque.

— Bonjour, lança Catherine en prenant place sur une des chaises.

— Bonjour ma chérie. Bien dormi ?

— Comme un bébé. Elle se frotta les yeux afin d'évacuer les derniers reliquats de sommeil et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Papa n'est pas là ?

— Il ne devrait pas tarder, il est parti chercher le journal et des croissants. Une tasse de café en attendant ?

— Pas de refus, je n'en ai pas pris de bon depuis des lustres.

Plusieurs minutes passèrent dans un relatif silence, Murielle sachant que sa fille aimait ces instants de plénitude où l'esprit insouciant vagabonde sans contrainte, quand les yeux regardent sans distinguer vraiment.

La porte d'entrée claqua et Eugène Miller entra dans la pièce en sifflotant, le journal à la main ainsi qu'un sachet de viennoiseries qui dégageait une odeur des plus plaisantes.

— Salut ma belle, lança-t-il en déposant les gâteaux sur la table et se délestant de sa veste sur le dossier d'une chaise. Content de te revoir en forme.

— Salut P'pa. Elle le dévisagea longuement, s'attardant sur son visage émacié. Tu m'as l'air fatigué ou alors tu fais un régime ?

— Non, tout va bien ma puce, lança-t-il sans la regarder.

Le père s'assit et déploya son journal en lisant en diagonal les titres de la première page. C'était un homme aux traits des plus ordinaires que seule une carrure impressionnante démarquait de l'individu lambda. Il était dans la boulangerie depuis toujours et sa boutique le faisait vivre correctement. Il était apprécié des clients ainsi que de tout le quartier, n'hésitant pas à rendre service à qui le lui demandait.

— Oh, je vois que tu fais l'objet d'un article, s'exclama-t-il en pointant du doigt un entrefilet inséré dans la

rubrique des faits divers. Encore un malfrat de moins en circulation.

Il semblait absorbé par l'article du journal concernant l'arrestation du dealer et Catherine n'insista pas après la réponse évasive sur sa santé.

Sa mère avait levé les yeux sur son mari mais les avait rabaissés aussitôt sur sa tasse de café. L'attitude de ses deux parents l'interpella, mais elle choisit d'attendre un autre moment pour les questionner.

Eugène Miller était fier de sa fille, il l'avait élevée avec des principes de droiture et de respect qu'elle s'était appliqué à suivre. Il s'enorgueillissait intérieurement de la carrière qu'elle menait tambour battant, même si parfois l'inquiétude s'insinuait lorsqu'il prenait conscience des risques pris par sa fille et inhérents au travail sur le terrain.

Elle aurait pu s'installer dans une routine plus administrative au commissariat, mais le feu de l'action lui était nécessaire. Peut-être plus tard, si elle décidait de continuer dans ce métier, serait-elle obligée d'effectuer moins de terrain, mais pour l'instant elle s'employait à être au côté de ses équipes au grand dam du commissaire divisionnaire.

— Oui, répondit-elle à son père en mastiquant un croissant. Mais parfois je me demande si je sers à quelque chose quand je vois que la relève criminelle est si rapidement présente dans les quartiers. Si la nature a horreur du vide, la malfaisance aussi.

— Il n'y a pas d'endroit parfait ma chérie, répliqua sa mère, mais un délinquant arrêté c'est sûrement des vies sauvées, des familles rassurées. Sans vous ce serait l'anarchie.

— Oui, sûrement, si tu le dis.

Catherine ne s'attardait jamais sur son travail et encore moins sur des affaires en cours ou résolues. Elle préférerait savourer

l'ambiance familiale, les retrouvailles avec sa mère qui la réconfortait lorsque ses amours compliqués la laissaient frustrée et mélancolique, apaisant son esprit par des balades dans les quartiers de son village natal.

— Vous n'êtes pas à la boulangerie aujourd'hui ?
Demanda-t-elle en s'engageant sur un sujet moins sensible.

— Pas ce matin, répondit le père, nous avons embauché une petite à la caisse pour soulager ta mère et mes gars se débrouillent très bien sans que je sois toujours sur leur dos. C'est assez calme le dimanche, je suis passé tout à l'heure par acquit de conscience et ils devraient s'en sortir.

Dans son adolescence, Catherine avait souvent aidé ses parents à la boutique, mais ses résultats scolaires avaient conforté les parents dans le choix de lui faire suivre des études poussées au lieu de la former à la boulangerie. Elle les en remerciait intérieurement de l'avoir soutenue dans ses orientations, sachant qu'il lui aurait été impossible de reprendre le commerce de ses parents. Elle n'aimait pas le travail routinier et ce fut une des raisons qui la poussèrent à quitter son travail au cabinet juridique. Depuis, elle n'hésitait pas à les retrouver régulièrement à la maison le week-end, même si depuis quelque temps les occasions s'étaient raréfiées.

Elle ne voyait plus ses amies d'enfance qui avaient bâti leur vie sur place ou loin d'ici. Parfois sa mère donnait de leurs nouvelles, évoquant les mariages et les naissances, mais le lien avec eux s'était lentement dissous, la plupart ayant des vies à l'opposé de ce qu'elle concevait. Maintenant, il ne restait que des souvenirs de moments heureux qui alimentaient ses moments de mélancolie.

Après avoir fait la vaisselle, Catherine et sa mère, qui l'accompagnait toujours avec plaisir, s'en alla promener sur les chemins respirant l'air vivifiant de la campagne. Catherine

appréciait ces moments privilégiés où elles échangeaient des banalités ou des silences pleins de quiétude. Le visage fatigué de son père accapara à nouveau son esprit.

— Dis maman, je trouve que papa a maigri depuis ma dernière visite. Il paraît tendu et il a éludé ma question ce matin. Il va bien ?

— Oui, tout va bien, pas de problème. Peut-être un peu fatigué, mais tu sais il travaille beaucoup et a du mal à dormir ces temps-ci.

La réponse hésitante ne convainquit pas Catherine qui insista.

— C'est la boulangerie qui ne tourne plus ?

— Non, de ce côté-là tout va bien, il a même embauché une petite pour aider à la caisse.

— Si ce n'est pas ça, c'est quoi alors ? Je suis votre fille et je sens qu'il y a un problème.

Les traits de Murielle s'affaissèrent et elle s'arrêta de marcher. Elle regarda Catherine, les yeux tristes et embués et soupira.

— Ton père ne voulait pas que tu t'inquiètes et m'a demandé de ne pas en parler.

— Ne pas parler de quoi ? insista Catherine, qui commençait à craindre le pire.

Les yeux de sa mère s'embuèrent, regarda un moment ailleurs avant de fixer sa fille.

— Ton père a un cancer.

Chapitre 7

L'accord de faire un article en immersion fut validé par la DGPN², qui imposa un cadre bien défini à la participation d'un journaliste étranger au travail de la police. Elle proposa également, dans le but de se faire un peu de publicité, que le journaliste prenne également contact avec le Service de coopération technique internationale de police, le SCTIP. Ce dernier était responsable de la formation de policiers étrangers au sein des académies de police françaises et de l'envoi d'experts à l'étranger. Il n'y avait pas que le très renommé FBI qui offrait des formations de haut niveau.

Restait au journal à trouver le journaliste capable de faire le reportage. Le rédacteur en chef n'eut pas à chercher longuement, car fort de son travail de qualité et de la renommée qui commençait à s'asseoir, Jack fut désigné pour effectuer ce travail d'enquête et il le convoqua dans son bureau.

— Jack, commença Marc Robinet, j'ai un travail pour toi. Tu te rappelles que de nombreux crimes en Belgique sont restés impunis ces dernières années, notamment dans la région Wallonne avec le meurtre de la petite Lisette Delzennes et de deux prostituées qui ont fait grand bruit, il y a également les autres meurtres, toujours des prostituées, perpétrés dans la

2 Direction Générale de la Police Nationale

capitale. Les affaires Dutroux dans les années quatre-vingt-dix et celle du dépeceur de Mons toujours impuni, ont soulevé une vague d'indignation et ont eu un retentissement international. Depuis, d'autres crimes commis et non résolus dans tout le pays ont mis à mal l'image de nos instances policières.

Jack, à l'énoncé du nom de Lisette, se troubla et repensa à ses premiers meurtres. Ces moments délicieux quand il ôtait la vie de la jeune fille et des autres catins. Il reprit ses esprits et revint au discours de son rédacteur en chef.

— Cela m'a donné l'idée de faire un grand article sur les dysfonctionnements de la justice et de la police belge. Comme tu as passé ton diplôme de journaliste à Lille et donc, vécu un temps là-bas, j'ai pensé à toi pour effectuer ce travail. Tes articles d'investigation sur des affaires criminelles ont eu un écho très favorable auprès de nos lecteurs et tes interventions dans d'autres médias ont fait de toi une personne appréciée.

Il est vrai que Jack était passé, grâce à la qualité de ses articles, dans différentes émissions télévisées et radiophoniques comme journaliste spécialisé. Parlant aisément, connaissant son sujet, il commençait à se faire un nom dans le milieu.

— Donc, reprit le rédacteur, si tu es d'accord je t'envoie pour préparer cet article. J'ai déjà contacté un de mes amis, le commissaire divisionnaire Lambert de Lille, qui est d'accord pour que tu sois un observateur extérieur de leurs méthodes de travail. De ton petit séjour, tu devrais sortir un papier comparatif qui devrait faire sensation et remuer nos dirigeants. On pourrait même espérer avoir des interventions à la RTBF³. Qu'en penses-tu ?

Jack avait déjà son opinion.

3 Radio télévision belge francophone

— Eh bien, si tu estimes que j'ai la capacité pour exécuter ce reportage, je pense que tu as trouvé ton homme. L'idée de l'article me plaît et cela pourrait avoir un réel retentissement. J'essaierai de ne pas te décevoir et peut-être y aura-t-il une affaire en cours qui m'aidera à écrire ce reportage. Le fait de séjourner en France pour être aux premières loges dans le quotidien de la police française lui apparut des plus exaltant. Et qui sait, peut-être sera-t-il à l'origine de l'affaire espérée dont il suivrait l'enquête. De plus, il connaissait bien le département du Nord et sa capitale, par ses études et visites personnelles.

Le rédacteur en chef sembla satisfait que son journaliste accepte ce reportage avec enthousiasme et il lui précisa les modalités de travail convenues avec le commissaire divisionnaire Lambert.

— Fais le boulot et ramène-moi un bon papier Jack. Vois avec le secrétariat pour préparer ton départ dès que possible.

La conversation finie, Jack sortit du bureau en pensant qu'il ferait, à n'en pas douter, un travail soigné et surtout très « personnel ».

Chapitre 8

Catherine fut bouleversée par l'aveu de sa mère quant à la maladie de son père. Elle en voulut à ses parents sur le moment pour ne pas avoir été mise au courant aussitôt le diagnostic connu. Elle aurait pu être plus présente et aider son père et sa mère à surmonter ce mauvais coup du sort. Mais, il est vrai que depuis plusieurs semaines elle n'était pas venue leur rendre visite et n'avait pas non plus pris beaucoup de nouvelles. Son travail l'avait accaparée presque sept jours sur sept dernièrement, bien trop d'ailleurs et cet investissement avait contrarié ses habitudes d'appels et visites chez ses parents. L'inquiétude et la tristesse prirent le pas sur son irritation et un élan de pur amour pour sa famille l'envahit. Au retour de la promenade avec sa mère, elle se jeta au cou de son père, l'embrassant et lui posant mille questions. La découverte de son cancer était récente lui avait-il expliqué, et le traitement rapidement mis en place devrait faire son effet.